

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

Fausse route / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 176-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

FAUSSE ROUTE

Quand on interrompt un instant le cours ordinaire de la vie pour songer aux grands tableaux de l'histoire, il en est un devant lequel on s'arrête toujours avec un sentiment de poignante admiration : le Moyen-Age avec sa Foi débordante, naïve, invincible. Dieu était partout, régnait sur tous les cœurs. C'était le temps des expéditions héroïques, des Croisades, des légendes charmantes, de la féerie merveilleuse qui montre la Terre à genoux devant le Ciel. Hélas ! un beau jour, un vent de désastre souffla, et cette Foi parut s'éteindre comme un brillant feu d'artifice qui, un instant, aurait incendié le ciel et la ville et qui, brusquement, se tairait et tomberait au milieu de ténèbres qui paraissent plus noires et plus épaisses.

Des hommes, dont la vie n'avait rien de divin et que rien ne distinguait spécialement, acquirent par leurs talents une puissance de dieux. Ce furent les encyclopédistes et les faux philosophes, et beaucoup, qui avaient été élevés dans la religion du Christ, le nièrent, Lui, la Lumière, pour suivre ces Ombres. On remplaça, dans les salons, le crucifix par le portrait de Voltaire ou de Victor Hugo, par celui d'un savant, d'un peintre, d'un héros, — donnant ainsi la préférence à l'œuvre d'un homme pour essayer de diminuer la foi et la charité d'un Dieu.

Et c'est sur cette route sombre, toujours plus sombre que marche l'humanité !

Où va-t-elle ?

Vertigineuse vérité ! Elle marche, elle marche toujours, laissant le long de sa route ses larmes, son sang,

ses ossements, mais elle marche appuyant son front fatigué à ses mains et ne voulant pas comprendre qu'elle marche à la Douleur et à la Mort. En quel temps, Seigneur, dirons-nous avec saint Polycarpe, en quel temps nous avez-vous fait vivre ? Un crépuscule effrayant voile les yeux de l'homme. Dieu s'en va.

Vous connaissez, mon Dieu, ployé sous l'anathème,
La désaffection des peuples et des rois,
Si pauvre et méconnu que vous n'avez plus même,
Pour reposer en paix, la largeur de la croix.

Envisagée sous ces aspects, la période que nous traversons épouvante, j'en suis sûr, à certaines heures, ceux-là même qui ont voulu qu'elle fut ainsi, ceux qui ont façonné à cette image païenne cette société capable au moyen-âge de tous les dévouements, éprise de gloire divine, cœur de paladin, âme de saint.

Considérez les spectacles qui se succèdent devant nous sans que nul ne s'en étonne ; vous vous retrouverez absolument dans un monde antique qui ne croyait qu'à la Force et à la Volupté.

Quelle trace reste-t-il de ce qu'on appelait jadis la Chrétienté ? Que survit-il, même chez nous, catholiques, de l'esprit qui animait les Croisés ? Si nous l'écoutons encore, nous l'avons oubliée le lendemain, cette voix auguste qui retentit du haut du Vatican pour proclamer infailliblement les droits et les devoirs de la conscience humaine. Aujourd'hui rares sont ceux qui osent être catholiques dans tous les instants de la vie, et beaucoup se déclarent avocats, commerçants, industriels qui se soucient peu des principes de la religion et de la morale. Ah ! c'est que la foule n'admet plus que l'on se consacre uniquement à Dieu, que l'on ne travaille que pour Dieu : elle

réserve tous ses suffrages à ces hommes déchus qui cultivent les jardins de Vénus ou offrent des sacrifices à Mercure, le dieu voleur ou volant.

Le monde antique vivait sans avoir aucune honte de ses corruptions, au milieu des symboles lubrides et des œuvres consacrées à la louange des sens, à la glorification des instincts : il avait le courage de ses vices. Le temps présent a des pudeurs intermittentes qui étonnent, il se cache encore pour mal faire, parfois même sous le voile de la religion, de telle sorte qu'on peut lui appliquer le mot d'un des personnages de Gavarni à son compagnon : « Toi, je ne te connais qu'une qualité, tu es hypocrite. »

En dehors de cette nuance l'état social est le même. Les dieux écroulés se dressent de nouveau sur leurs autels relevés. Vénus est fêtée sous toutes ses formes et sous tous ses noms ; elle a des prêtresses partout, depuis le palais jusqu'à la borne. Bacchus a corsé ses effets, et le *delirium tremens* n'a rien à envier aux fureurs des Menades et des Orgiaques. Plutus est adoré à genoux.

Le divin supplicé semble vaincu pour un jour. Le crucifix n'a plus sa place d'honneur dans les familles et dans les cœurs. Les églises se vident ; ceux qui assistent encore au sacrifice de la messe, ce n'est pas avec l'amour et l'adoration de la créature pour le Rédempteur de ses fautes. Nous n'avons plus, laïques, pour le prêtre, le respect légitimement dû au représentant du Christ. Si nous ne le haïssons pas, nous ne l'aimons qu'imparfaitement, nous le fuyons, précisément parce qu'il représente la protestation contre la chair, l'amour du sacrifice, le renoncement aux joies grossières, la foi dans une vie future, faite de lumière et de justice...

Ces réflexions viennent tout naturellement, à l'esprit en présence de toutes les épreuves qui fondent sur l'humanité. Les guerres se succèdent ; la famine et la peste ravagent l'Orient ; des volcans qu'on croyait morts ressuscitent et engloutissent des villes entières, des faillites, des ruines, des suicides, des maladies inconnues précipitent cette désagrégation sociale qui ne tardera pas à être complète si l'homme ne revient à genoux devant son Dieu irrité.

Rappelons-nous que ce n'était pas l'appât d'avantages matériels qui menait les premiers chrétiens aux sublimes folies de la croix, et quittons les ténèbres pour marcher vers l'immense horizon sur lequel s'ouvrent les bras d'un Dieu mourant, horizon de gloire, horizon de prière, horizon de brûlante lumière. — Et la lumière ne meurt pas.

Elle luit au contraire pour tout homme venant en ce monde, et nul catholique ne pourra alléguer un jour qu'il n'a pas vu, qu'il n'a pas su la splendeur de la foi appelant son adhésion intellectuelle et morale et évoquant en lui la charité et la vertu. Des bancs vides nous attendent dans les églises, secouons notre apathie et allons nous y agenouiller, comme nous sommes, avec nos talents ou notre ignorance, nos vertus ou nos vices, nos joies ou nos douleurs, nous nous relèverons, car la Providence nous a fait guérissables.

Ch. SAINT-MAURICE.